Elne, le 19 Octobre 2012.

La dimension du moi, le Sch, et le narcissisme du ça.

Marc Ledoux

Ce soir, j’introduis le Sch, la dimension du moi et la psychose et le narcissisme du ça. Ce sera un peu tralala, un petit peu des mots.

Mais vous en entendez toute la journée, des mots.

Si vous ne comprenez rien, ça ne fait rien. Ca va venir et si ça ne vient pas, ça ne fait rien.

Freud, Szondi, et Schotte, autour du Moi. Je pense que tous les trois, à des époques différentes et dans des constellations différentes, tous les trois ont réagi chacun à leur manière, contre ce qui est à la mode et ce qu’on oublie sans le savoir et sans penser ce qu’on fait autour de la psychologie du moi. C’est quoi ça ? C’est compliqué pour nous dans la langue germanique. C’est compliqué. Pour traduire de notre langue à nous, Ich, Je, vers cette langue française, moi, je.

Le moi, cette instance centrale de la personnalité promue par l’homme moderne qui se pense comme moi, c’est-à-dire comme sujet psychologique. Vous savez, en psychologie, il ne faut pas réfléchir pour faire la différence entre je, moi, sujet, etc. L’homme moderne fait de la psychologie dans la façon de considérer ses semblables et de se considérer lui-même. Chacun a sa psychologie. Avoir. Le sujet a une série de caractéristiques mentales ou comportementales, qu’un psychologue peut objectiver. Le moi est sujet et objet de cette vue moderne de l’homme par lui-même.

Quelles sont les conséquences de cette idée ? Cette autopromotion produit des sciences techniques modernes centrées sur l’opposition sujet/objet. C’est énorme ce passage dans l’histoire. Le sujet objective la nature pour l’étudier dans une physique et le sujet est étudié au même moment, corrélatif, le sujet est étudié comme un objet.

Donc la psychologie est d’une part le corrélat des sciences de la nature et d’autre part, elle est la base de toutes les sciences de l’esprit. Ce mot va revenir chez Kierkegaard, *de l’esprit*. Avant, cela n’existait pas. Le premier à se penser lui-même, c’est dans la modernité, ça, à se penser lui-même en fonction d’une psychologie.

Il y a trois figures complémentaires de cette idée de l’homme moderne. D’abord, une figure – c’est un mot qui revient souvent chez Freud, figure. On va baptiser *le sujet cartésien*. C’est la première fois chez l’homme moderne qu’un *sujet peut douter*. Donc le sujet du doute et de la certitude de savoir. Ça veut dire quoi ? La première figure de l’homme moderne, c’est le moi du *sujet qui juge*.

Deuxième configuration : *Luther*. Il a fait des choses, lui. Les conséquences sont énormes. L’homme de la réforme religieuse. L’homme de la réforme promeut, pour la première fois, l’individualité du sujet comme moi. Ça veut dire quoi ? Comme si cela ne suffisait pas… le sujet, le moi, … et hop, un sujet avec une propre individualité. A partir de là, il ne va pas arrêter de se gonfler, celui-là… qu’est ce qui se passe chez Luther ? *Chacun a à faire son expérience personnelle*. C’est la première fois que l’accent va être mis sur l’expérience. C’est Luther. Chacun, ayant à faire son expérience personnelle de dieu, sans médiateur. Chacun est aussi proche que chaque autre du message biblique. Dès lors, dit Luther, personne ne peut s’interposer entre ce message biblique et son semblable. Et c’est dans cet article célèbre de Johannes Lohmann, qui est un linguiste et un historien, *le rapport de l’homme occidental au langage*,— qu’on a traduit —, qui repère que Luther, en traduisant la bible dans la langue allemande, fait subir aux notions grecques un retournement ! Qu’il traduit comme il pense à partir d’un sujet autonome, qui ne connaît qu’un critère pour distinguer le vrai et le faux : c’est-à-dire sa propre expérience. C’est Luther qui a introduit ça en traduisant la bible. Il va promouvoir le sujet autonome, il va promouvoir le moi d’un sujet qui juge. Désormais les critères vont être sa propre expérience dans son rapport à dieu. L’homme moderne, dit Lohmann, est celui qui s’avance comme sujet conscient et qui veut être conscient de ses expériences. Il se veut être le sujet passif et actif de l’expérience qu’il fait. En nous, *s’enrichir comme sujet, c’est de faire des expériences*. Ça vient de Luther.

Et la troisième configuration qui est terrible : Moi, je. Ça se modifie quand on met une virgule, mais la plupart du temps, on ne met même pas une virgule. Moi je. Les grecs, ils tombent des nues quand ils entendent ça. Ça n’existe pas chez les grecs. Le pronom personnel n’est pas explicitement marqué, jamais ! Pour les grecs, c’est le verbe par sa terminaison qui désigne la personne sans que soit avancé le moi. Le moi n’est pas chez les grecs le centre producteur de la pensée. Bien sûr qu’il existe le moi. Mais il existe pour empêcher la pensée. J’explique : s’il y a le moi chez les grecs, c’est parce qu’il se met trop en avant, et à ce moment-là, il devient le sujet de l’opinion. Et de là, Lohmann dit *la doxa est l’œuvre du moi*: l’opinion. Quand je dis « moi, moi, moi, », on est bien parti dans la doxa, là. C’est bien de faire des groupes de travail, c’est bien de faire des groupes de tout ça… comme ça, chacun peut dire son opinion, moi moi… on est dans la doxa. Plus on avance, et plus le moi s’exprime, et plus il est sujet de l’opinion. « Donne moi ton opinion, ose dire ton opinion…! ». C’est ça pour les grecs.

En français, ce redoublement, dit Lohmann, est un paradoxe qui empêche de vivre, dans l’affirmation : moi, j’aime. « Mais, moi, je t’aime ! »… C’est possible, ça ? Que le moi, qui va dominer l’acte d’aimer, est ce que ce n’est pas plutôt un empêchement d’aimer ? … Moi, je… t’aime… Freud avait du génie ! Il souligne, notamment dans l’amour, tout ce que cela comporte, — moi, je — que l’homme moderne, c’est le sujet, le moi c’est le sujet, le je, etc., etc., individualisé, et toutes les connotations modernes. Freud souligne combien tout cela comporte de narcissisme, d’empêchement à cette possibilité d’être lié au pathique de l’amour, à la passion de l’amour. Quel amour ? D’être lié aux illusions, et voilà. Il y est. Et dans la phrase classique, à toutes les sauces : Le Moi n’est pas maître dans sa propre maison.

Bien sûr, qu’il y a une énorme évolution avec Freud. Et comme a fait Lacan, de diviser Freud en I II III, qu’on a repris. Freud, dans les trois essais sur la sexualité, jusque là, il ne se pose pas trop de questions sur le moi. Je vais vite, là. C’est une instance un peu conflictuelle, déjà, il utilise le mot « conflit », avec les forces de l’inconscient, la vie sexuelle, etc. mais, pas trop encore. Mais, comme c’est un génie qui va lancer les choses sans les penser directement, ça l’embête, ce moi de la psychologie. Il va essayer de le mettre en mauvaise posture. ‘Non, dit-il, on ne peut pas faire des fonctions du moi, comme la psychologie le fait. Où tout est centré sur le moi… non, on ne peut pas ». Et on voit bien après, avec l’ego psychologie des américains, la psychanalyse, c’est un ensemble de fonctions du moi centrées autour du moi. –ce n’est pas bien. Mais dans la pratique de la thérapie, oui, il y est, c’est là où il est génial. Il va mettre le moi entre parenthèse. Il ne dit jamais « que ton Moi parle ! ». Non, « dis tout ce qui te passe dans la tête ». Et il va réagir contre l’idée de l’homme moderne « ne jugez pas ! » car comme on disait, dans le sujet moderne, c’est le sujet cartésien qui juge… Lui, il dit « ne jugez pas ! » mais il ne savait pas encore trop comment faire, comment construire cette instance qu’il va décentrer. Mais dans la règle, dans quelque chose qui nous pousse pour pouvoir avoir la possibilité d’exister, simplement, il dit « dites ». En plus, il donne un très bon antidépresseur. Il dit « je ne suis pas pour le volontarisme ! ». Il ne dit jamais « allez, je vais t’aider à y arriver, je vais t’aider à parler, je ne sais pas comment… ». Non ! Voilà ! Dans cette intuition qu’il a de décentrer le moi au niveau de la dimension thérapeutique et c’est ça qui va lui apprendre à entrer dans le… narcissisme. Et là, Freud II.

Des notions propres qu’il va développer là, et moi, je trouve, qu’on ne peut pas délier les notions du moi de l’identification. Donc au niveau du moi : le narcissisme et l’identification.

Dans ce passage entre *les trois essais de la sexualité* et *introduction au narcissisme*, ça a du être quelque chose dans sa tête ! Quand on le suit, ah !, il y a un mot qui apparaît, superbe… je suis désolé, les français, mais vous en avez fait n’importe quoi de ce mot… vous êtes tellement intelligents que vous avez oublié la simplicité de ce mot. Le mot : Vorstellung ! Oui, vous l’avez traduit par représentation. Et une fois que vous avez trouvé le mot représentation, vous ne savez plus quoi faire… représentation, représentant, représentatif… et ça commence à être compliqué !... et alors Freud rajoute vorstellung, représentance. Il y a autant de traductions que de gens qui essayent de faire des théories de cette affaire. Ce n’est pas de ma faute, hein ? Comme toujours chez Freud, c’est toujours simple ! C’est la langue dans sa dimension de tous les jours. L’idée de vorstellung. J’explique. Cela doit s’entendre dans le sens théâtral. Une représentation théâtrale. D’une pièce de théâtre ! ça se trouve où ça ? Ah ! Quand on est fidèle à son épistémologie, à sa logique, « il n’y a pas de discontinuité entre le normal et le pathologique et j’utilise l’image du cristal », vous connaissez ? Je ne vais pas répéter ça. C’est quand on tombe malade, quand la maladie nous frappe, elle va nous rendre manifeste quelque chose de présent en nous qui était caché ! c’est comme le principe du cristal, on a le vase, on ne sait pas comment c’est, et on le casse, et on voit la structure, les fissures. C’est pareil, pour l’être humain ! C’est quand ça casse qu’on est témoin de comment on est structuré. C’est dans l’hystérie et dans les rêves que l’on va voir comment les représentations fonctionnent.

Et bien sûr qu’il est en train de lutter. Il y avait des empiristes, comme Jung par exemple ! Bien sûr, Jung qui avait déjà utilisé aussi le mot Vorstellung. Il va prendre aussi le terme classique, quotidien « je vais au théâtre », « je vais à une vorstellung » et en même temps, il va voir chez les empiristes qui appellent l’ « atome » de la vie psychique, vorstellung. En disant que la vie psychique n’est pas faite de réalités matérielles mais de représentations. Et c’est justement par l’hystérie et le rêve, et le langage de chacun qui va transformer cette notion d’ « atome » chez les empiristes. C’est sa logique, son épistémologie classique. Il prend le mot « vorstellung », il le transforme des empiristes, il l’utilise dans le langage commun de tous les jours dans le sens théâtral, et il va parler, avant de parler du narcissisme, de la représentation du moi. L’hystérie, dit-il, je cite, apparaît comme un phénomène théâtral, l’hystérique se met en scène dans ses symptômes. La vie onirique montre le moi, se représentant toutes sortes de choses et se représentant lui-même dans les scènes qui se déroulent sous les yeux, tout en se cachant, — on est dans le théâtre ! — derrière l’identité de divers personnages mis en scène. Il y a un très grand Pirandello qui a pris cette phrase comme fil rouge, comme leitmotiv de la construction de cette pièce de théâtre ! « Se représentant soi- même en se cachant derrière l’identité de différents personnages ».

Donc le moi se cherche en se représentant de diverses manières. D’où, dit Freud, l’importance de la notion d’identification. L’homme est jeté dans cette tâche de devenir ce qu’il est, de s’identifier à ce qu’il est *comme* ce qu’il est. Donc de s’identifier tout court. Et on voit tout de suite ce caractère extrêmement problématique de cet être qui n’est qu’en s’identifiant. Devenir, dit la phénoménologie, devenir ce qu’on est, et on est ce qu’on devient. *On devient ce qu’on est et on est ce qu’on devient par l’identification.* Et c’est cette problématique-là, cette péripétie-là, que Freud, petit à petit, va repérer.

Grandes différences dans les verbes. Le moi ne doit pas se conserver, ça c’est Freud I, cette problématique d’autoconservation… Non ! Le moi doit se constituer. Et constituer en allemand, ça veut dire « erhalten», ça ne veut pas dire constituer dans quelque chose de génétique. Vous les français, tout de suite, toujours, non, je n’ai rien contre les français, je m’excuse, mais dans la langue, dès qu’un français entend « constitution », il dit « ouh là là, on est dans quelque chose de génétique… » Mais, non ! Erhalten : cette dynamique de s’obtenir soi-même ! Se constituer… il n’a qu’a s’obtenir, et non pas se conserver, le moi. Je suis désolé mais Freud, pour lui, c’était l’allemand. Donc, quand il dit « se constituer », il veut dire « s’obtenir soi-même, petit à petit à travers cette dialectique narcissisme, identification, etc. ». En jouant du théâtre. En rêvant, etc.

Donc le moi doit se constituer et non pas se conserver. Il n’est pas donné d’avance !

Pour se faire, pour pouvoir s’obtenir, j’écris un mot que j’espère que vous allez garder, ... soi…  *ipséité*… très important pour nous, il doit se constituer. Pour se faire, — et c’est là Freud spéculatif, c’est un penseur —, pour se faire, il faut un acte psychique. Il va trouver la nature de cet acte dans le modèle du narcissisme, simplement. Donc, il faut trouver quelque chose, un mot, une scène, pour pouvoir se constituer. Cette scène, il appelle ça un acte, comme Lacan disait « l’acte psychanalytique, c’est une scène ». Pour nous la question est alors comment lier le narcissisme et le vorstellung, la nature représentative du moi. Quand je préparais ça pour vous, je trouvais ça difficile. Je suis désolé, je vous demande pardon.

La nature, dit-il, représentative, mais c’est important pour la psychose, parce qu’on y est… Quand le psychotique, dans sa dramatique, vit la déchirure entre « ne pas pouvoir réaliser l’impossible et en même temps, ne jamais pouvoir y renoncer ». C’est quoi l’impossible ? Et bien, chez Freud, on y est déjà. Quand il essaye de faire le lien, dès le début, entre le narcissisme et la nature représentative du moi. Et quand je préparais ça dans un français complètement bidon, mal écrit, mal dit, et je demande pardon, c’était pour essayer de trouver des mots chez lui, de cette dramatique « essayer de réaliser et ne pas pouvoir renoncer à réaliser ».

L’identité du sujet, dit-il, et si vous avez suivi, c’est exactement l’inverse de ce que fait la psychologie du moi, l’identité du sujet c’est que son moi est déjà un substitut. Le moi est déjà sa propre représentation comme on disait tout à l’heure. Le moi n’est jamais que son propre substitut. Au moment où il devient saisissable de l’intérieur, il est déjà substitut de quelque chose, qui le précède ! Et alors, il va utiliser un mot, — que j’entends rarement, mais je ne lis peut-être pas les bons livres — il est déjà substitut de quelque chose qui le précède, mais qui n’est pas figurable, et qui ne devient figurable qu’en se perdant. Tout à l’heure, je dirais quelque chose sur le terme de figuration qu’il utilise. Pour lui, le narcissisme, je vous l’avais promis la dernière fois, le narcissisme se substitue, — c’est la terminologie de Freud, il aurait pu en choisir un autre, à la limite, il s’en fiche —, le narcissisme se substitue à une activité auto-érotique où quelque chose est en train de naître. Le moi est *constitué* par cette activité. Et à un moment donné, au moment de la *re*connaissance dans le miroir, — et ça tout le monde connaît — il y a séparation d’un avant et d’un après. Après la reconnaissance, il y a un moi… ça, c’est moi. Avant la reconnaissance, c’est autre chose. C’était déjà moi, mais sans le savoir. Et il dit le mot, non encore figuré/figurable. C’est pour vous dire que Lacan a pris certains passages chez Freud, et d’autres passages qu’il a laissé tomber, autour de figuré/figurable. Donc avant c’était déjà moi, mais sans le savoir, non encore figuré/figurable, et après la reconnaissance, il est déjà substitut d’autre chose. Le moi était déjà en représentation au moment où il arrive à se représenter lui-même. Il est déjà sur la scène, il est déjà en train de jouer son rôle, il est déjà en représentation au moment où il arrive à se représenter lui-même.

Et on est exactement dans la logique de la psychose, mais comme un phénomène universel de chacun de nous, qui pour nous n’est pas toujours un échec. Il naît comme substitut de ce qui n’arrivera jamais à récupérer tout à fait lui-même. Peut-être que d’autres vont essayer de récupérer mais on sait ce que ça donne… les autres vont commenter une mise en forme d’une expression de quelque chose qui n’est jamais à récupérer pour quelqu’un… et on va en faire… je ne sais pas quoi… ça… ça c’est un délire de persécution, de grandeur… Donc le moi naît d’un substitut de ce qu’il n’arrivera jamais à récupérer tout à fait lui-même mais il ne pourra jamais renoncer non plus, à essayer de récupérer. Donc, on est dans cette dimension psychotique universellement humaine. On essaye toujours de courir après quelque chose qui est définitivement perdu. Mais qu’on arrête !! Mais non ! On ne peut pas ! Et c’est là qu’il commente le terme de figure et de figuration. C’est la même chose que vorstellung. C’est un terme théâtral. Figuration veut dire l’articulation d’une figure. Par exemple, dans « mais, qu’est ce que vous vous figurez ? » c’est juste ça ! C’est compréhensible ? « Qu’est ce que vous vous figurez ? » C’est la résonnance, dit Freud, d’une illusion. C’est dans de telles figurations, c’est dans de telles résonnances d’apparence d’illusion, que va apparaître le moi. Une souveraineté, je le cite, *une souveraineté imaginaire de cette autofiguration*. Superbe ! Pourquoi Szondi utilise t-il des images ?... pourquoi ?.... une souveraineté imaginaire, des images ! de cette autofiguration, de se créer des illusions, résonnances d’illusions. Moi, je t’aime ! Mais, c’est fini les illusions, je vais maîtriser… ah, ça ne marche pas l’amour !... mais si on peut rester lié dans l’illusion de courir après quelque chose qu’on ne récupérera jamais mais qu’on n’arrêtera pas non plus d’essayer… même si ça ne marche pas… mais, c’est l’amour !

Pourquoi dit-il que le moi devient objet ? Ce moi qui apparaît, devient objet. Avec Jung. La guerre était là entre les deux. Et Freud va dire que le moi devient objet. Et objectivé plus tard et maintenant, nous toujours, et quand on parle, qu’on s’écoute, si c’est possible, comment on fait pour objectiver le moi ? Comment on fait de la psychologie en étant psychanalyste ou je ne sais pas quoi… pareil ! Parce qu’on va annuler d’où il vient, ce moi ! Et Freud était génial quand même ! Il dit « c’est quoi le moi quand tu deviens objet ? » « C’est quand tu deviens l’idéal ! Il va s’aimer soi même ». C’est quand le moi, dans le modèle du narcissisme dans l’eau, va tomber amoureux de lui-même. Quand il devient objet d’amour propre. C’est à ce moment-là qu’il appelle le moi, un objet. Quand il est idéalisé. C’est parce qu’il y a de la figuration dit-il, cette articulation d’une figure « mais qu’est ce que vous vous figurez ? », c’est par cette thématique de la figuration qui est de l’ordre de l’idéal, que peut se dire que le moi devient un objet. L’homme, dit-il, est un animal pas fixé, à la Nietzche. L’homme pas fixé se constitue selon des idéaux. « Je me figure dans un rôle... d’Isabelle Huppert. Je me figure dans un rôle de … je ne sais pas qui…» Il se constitue selon un idéal. Ce que l’on se figure, c’est toujours ce que l’on aime à se figurer. Narcisse est amoureux de son image sans savoir que c’est son image. Et le plus beau texte, que moi, personnellement, tout petit que je suis, c’est le texte de Gide sur le narcissisme. C’est génial. Il est amoureux de son image sans savoir que c’est son image.

Et Freud ose se poser la question la plus difficile au monde : et le rapport moi/l’autre ? Ce rapport est réversible dit Freud. Moi, l’autre, l’autre, moi. Est ce qu’il dit beaucoup plus ? Non, mais il pose la question fondamentale. Le modèle du narcissisme fonctionne à l’intérieur de tous les rapports inter humains, bien sûr. Ça fait couler beaucoup d’encre qu’il n’y a rien de plus dangereux que le face à face dans les rapports interhumains. Quand on est avec les psychotiques et qu’on essaye de vivre avec eux, pas de les recevoir une à deux fois par semaine, ce n’est pas la peine, mais quand on essaye de vivre à côté, ne les regarde jamais ! Cela n’empêche pas que eux, ils vous regardent. Mais, vous, payés pour être à côté d’eux, quand vous essayez de les regarder, ils vont vite se détourner de vous. Parce qu’ils savent ce que c’est, le face à face ! C’est Husserl, le phénoménologue, qui avait parlé avec un thème un peu difficile, la marge… essayez toujours, quand vous êtes avec un psychotique dans la vie quotidienne, d’être à la marge, dans quelque chose de marginal... Pas face à face ! Quand on est avec l’autre comme mon semblable, « ah, celui-ci ressemble à son papa ou à sa maman… » il est à peine né, que déjà il est dans la figure de quelqu’un d’autre ! Le narcissisme du névrosé est déjà là, avec ses grands sabots. Dans nos rapports de face à face avec mes semblables, le narcissisme, dit Freud, superbe, le narcissisme s’introduit par *surimpression*. Génial ! Mais c’est difficile quand on lit ça pour la première fois ! Qu’est ce que cela veut dire ? Dans mes rapports avec l’autre, il s’introduit par surimpression ! Quand même, il faut quand même une base, on ne peut pas vivre sans narcissisme …

Et Freud ne sait pas très bien comment faire. « Je dois l’articuler dans mon rapport avec l’autre, parce que l’autre c’est lui-même, mais comment ? » en surimpression ? Mais alors, ça tue le moi… comment faire ? Et alors, génial, il va appeler la psychopathologie de la vie quotidienne, la vie amoureuse… à travers toute son œuvre, on va toujours retrouver à des moments difficiles, quand il essaye d’articuler quelque chose, il va retomber sur la vie amoureuse… c’est génial ! Les amoureux se regardent dans le miroir des yeux du partenaire. C’est toujours la même phrase qui revient du début jusqu’à la fin de sa vie. Et dans la perversion sadomasochiste, dans la perversion de couplage où le voyeuriste et l’exhibitionniste, où le sadique, toujours cette phrase va revenir, c’est comme un repère pour lui ! J’essaye de me figurer comment il pense, comment il essaye d’articuler ce questionnement impossible. Le sadique jouit aussi bien de sa propre activité que masochiquement à travers le regard de celui dont il fait un voyeur. Il peut trouver une quadripartie. Ou bien dans la mélancolie, c’est la première pathologie qu’il a questionnée jusqu’à la fin, « il s’accuse ! » mais il s’agit d’accuser l’autre en lui.

Dans le train, cet après-midi, je me suis amusé un petit peu… je n’avais jamais lu le livre d’Agamben, « Nudités », je pense qu’il vient de paraître… sur la calomnie. Et l’étymologie de calomnie, c’est accuser. Et comment à travers Kafka… ce K ce n’est pas le nom, ce n’est pas la majuscule du personnage, mais c’est la majuscule de calomnie… je ne savais pas ! Je me suis amusé, je rigolais un petit peu.

Alors le mélancolique, il s’accuse, mais il accuse l’autre en lui. Et en s’accusant lui-même, il devrait, dit Freud, tirer les conséquences auto-correctrices qui s’imposeraient normalement. Ce dont il s’abstient. Car soi-même est devenu l’autre, et l’autre est devenu soi-même. Et Freud dit que dans la mélancolie, l’autre est devenu le substitut de moi et que moi-même puisse devenir le substitut de l’autre, on est dans l’identification. On va s’identifier à ce que l’on est ! Et Freud oublie quelque chose, et c’est dans cet oubli que Szondi va arriver : au lieu de dire s’identifier à ce que l’on est, Szondi dit : « s’identifier à ce que l’on a. » Le verbe avoir. Nous, hop, comme des…, qu’on guette, qu’on chasse… on va chasser les auteurs… Bloch qui dit : « je suis mais je ne m’*ai* pas. C’est pourquoi nous devons devenir ! »

Mais il n’y a pas que le passage de être à avoir, mais aussi le passage impossible à franchir de je à nous. C’est facile de se moquer du nous, c’est facile de se moquer de Binswanger qui a mis toute une potentialité sur le nous… oh, le nous, le nous, le nous… est-ce qu’il y a un au-delà du narcissisme ? Dans la pratique, je n’en vois pas beaucoup.

La question fondamentale pour Binswanger : est-ce qu’on peut être à côté d’un psychotique quand on ne les aime pas ? Dans le je, dit-il, dans le « je suis », le « je » est encore indifférencié, c’est le « je » d’avant la reconnaissance de soi. « Je suis déjà là » mais il est un peu entre parenthèses mais il ne quitte ses parenthèses, dit Bloch, qu’au moment, et là on est dans la perversion, qu’au moment, où il se dédouble et se prend pour objet. C’est-à-dire, « *je m’ai en vue…*» Dédoublement de la reconnaissance dans le miroir dirait Lacan. « *Je m’ai en vue…*» Et cet avoir vient différencier l’être indifférencié qui précède. Cela ne peut se faire, ce passage, de être à avoir, qu’à l’intérieur d’une société humaine.

Peut-on, dit-il, peut-on traverser le narcissisme ? Lacan avait raison quand il disait que les symboliques sont les idéaux. C’est l’idéal, les idéaux, idéaliser, désidéaliser… c’est peut-être ça traverser le narcissisme avec le peu de moyens qu’on a. Tous les symboliques, c’est cette dynamique là. Et c’est à ce moment là que Freud va utiliser simplement des termes techniques et c’est là qu’il utilise le « narcissisme du ça ».

L’acte psychique propre par lequel le moi se constitue, c’est le passage de l’auto-érotisme au fonctionnement narcissique, au narcissisme du moi, qui veut dire la même chose mais qui est un terme technique. Ce qui est en deçà du fonctionnement du moi est « le narcissisme du ça » : c’est l’état de Narcisse qui se contemple dans le miroir aussi longtemps qu’il ne sait pas que c’est son image qu’il contemple. C’est un fonctionnement auto-érotique du sujet jouissant, sans savoir qu’elle, l’image, est productrice de cette jouissance.

Et là, coup de génie, et pour nous Szondi, etc., c’est la base de ce qu’est la psychose, je cite Freud : ce sujet jouissant, sans savoir qu’il est producteur de cette jouissance, il s’agit d’une *ipséité*, d’un soi non encore qualifié de tel, qui n’a pas encore figure du moi, qui n’a pas encore pris figure d’être le moi d’un soi.

Ne vous en faites pas, je vais revenir là-dessus.

Peut-être est-ce la définition la plus vertigineuse de toute la philosophie quand Kierkegaard a parlé du soi. Et Freud dit sur le narcissisme du ça : *c’est l’advenue d’une ipséité d’un soi non encore qualifié de tel, qui n’a pas encore pris figure d’être le moi d’un soi.* Retenez le pour le moment, bêtement.

L’acte psychique qui va constituer le moi dans cette situation narcissique va, et après c’est Lacan qui arrive et introduire les deux pôles, celui qui regarde, qui est regardé, l’intérieur, l’extérieur, avant, après, des foyers de fonctionnement de reconnaissance, des fonctions de zones érogènes, etc. c’est là où il parle du moi refoulant qui va s’enfermer dans son for intérieur, le moi châtelain, mais en même temps le moi refoulant va être refoulé, il va se produire des contrecoups de refoulements… c’est son vocabulaire technique qu’il va utiliser là. Il va arriver à une spéculation extraordinaire, sur la *nécessité du refoulement originaire*, cette opération nécessaire pour que le moi puisse se constituer !

Et Szondi, qu’est ce qu’il fait ? Il va regrouper dans cette soupe de Freud un premier schéma, un circuit, un déroulement, un devenir du moi ; ça, il l’avait bien compris, le moi n’est pas défini, le moi n’est pas constitué, le moi n’est pas là, il n’est pas là pour conserver, il n’est pas là pour protéger des ennemis, le moi châtelain,… non ! Le moi sera refoulé.

Il va regrouper dans un circuit des notions qu’il avait trouvées chez Freud :

* l’aspect défensif du moi qui protège ce qu’il a : k
* l’aspect de s’identifier à des idéaux, je me figure comme tel parce que j’idéalise telle ou telle figure : p

Les deux axes s’impliquent. La façon dont le moi se défend dépend de l’idée qu’il se fait de lui-même, de ce qu’il doit être. Et l’idée même de l’idéal exclue telle chose, au profit d’autre chose, donc il s’implique. C’est la première chose que Szondi fait.

Deuxième chose géniale : ces deux dimensions défensives et identificatoires sont conçues selon le modèle du cristal. La psychopathologie défile sur deux séries de notions, les notions de psychiatrie et de psychanalyse qu’il va regrouper. C’est lui qui dit qu’il n’y a pas de psychiatrie sans psychanalyse et il n’y a pas de psychanalyse sans psychiatrie. Ce n’est pas récemment qu’on a inventé ça. Comme on ne l’a jamais lu, il n’existe pas… et comme ceux qui l’ont lu et les autres ne l’ont pas lu, ceux qui l’ont lu n’existent pas…

Donc la psychopathologie défile sur deux axes de notions la psychiatrique : la psychose, la névrose, la perversion, la manie etc. et la psychanalytique, les différents mécanisme constitutifs dans leur fonctionnement de ces états morbides. Je vous donne un exemple : bien sûr qu’on connaît bien, Freud l’a toujours dit, et tous les gens qui ont commenté Freud comme un mécanicien. Ferenczi a commenté Freud comme un mécanicien. Freud a donné cette possibilité, c’est vrai. Par exemple, le rapport entre la névrose et le refoulement. C’est vrai qu’on voit tout près comment ça fonctionne dans la névrose. Dans la névrose obsessionnelle par exemple, on voit tout près le refoulement. Donc le principe de cristal ne fonctionne pas seulement pour les syndromes mais aussi pour les mécanismes, les fonctions k et p

k- p0

Le k- fonctionne particulièrement dans la névrose mais c’est aussi une réaction universelle humaine. On le voit bien dans le principe de cristal. C’est très manifeste k- : le négativisme : non, non, non, j’ai bien envie de me risquer mais non, non, non, je ne veux pas, je ne veux pas, je ne peux pas, je n’ose pas… il faut que je m’adapte à ce qu’on attend de moi. Tu t’imagines ce que vont dire mon papa et ma maman quand ils vont apprendre ce que j’ai envie de faire… non, non, non… k- ! On peut en tomber vraiment malade. Un héro de pantoufle ! Quelqu’un qui ne fait que d’adapter, qui correspond au jugement de l’autre. C’est un mécanisme universel, manifeste dans telle ou telle maladie.

Donc, Szondi invente le circuit suivant : p- p+ k+ k- : quatre fonctions de l’être humain au niveau de la manière dont le moi va se constituer.

Troisième chose que Szondi invente : c’est la dialectique entre être et avoir. Il prend ces termes, je suis désolé, il prend ces termes à la physiologie du cœur : être c’est diastole, et avoir c’est systole. Etre expansif, et avoir contracté.

Etre : p. p- p+ c’est dans l’être, quelque chose d’expansif, de participatif, d’indéfini, d’infini. Ce qui doit être, un idéal, ce qui doit être est en danger de ne pas le devenir. Quelle souffrance pour un psychotique ! Je dois être à la hauteur ! ipse. Celui qui a écrit *Solness, le constructeur*, Henrik Ibsen. Sa pièce qui m’a le plus parlé, *Solness*. Ce qui doit être est toujours en danger de ne pas le devenir, de se réaliser. Etre quelqu’un… tâche problématique de chaque être humain. Comment peut on devenir ce qu’on doit être ? Et on est dans les verbes pathiques : pouvoir, devoir. C’est dialectique, c’est le drame de l’homme psychotique : comment peut-on devenir ce qu’on doit être ? C’est là où l’être humain est le plus singulier.

C’est la raison pour laquelle on a changé le circuit ! Ce n’est pas possible que le circuit finisse avec le k-, avec une position réaliste, une position de s’adapter et de renoncer pour correspondre à ce qu’on attend de moi. Nous on a changé et on a fini le circuit par p+ ! Cette tâche impossible pour chacun de nous, c’est là où il est vraiment humain ! Et c’est là où on le trouve dans sa dimension psychotique, sans nécessairement en tomber malade… bien sûr que les pervers sont là pour le résoudre le problème ! « Comment ça, un problème ? Vous êtes fou ! Vous voyez partout des problèmes… ».

Il y a des façons réalistes, pas idéalistes !, de solution à ce problème humain ! On est quelqu’un quand on *a* quelque chose, quand on fait quelque chose, quand on possède quelque chose, etc. etc. Dis-moi ce que tu as et je te dirais qui tu es, dis-moi ce que tu possèdes etc. Tu as des diplômes ? Tu possèdes une femme, des maisons, des enfants…? Je dirais qui tu es… c’est déjà une perversion de la question. Pour *être* quelqu’un, d’*avoir* quelque chose est à la fois résoudre la question et la pervertir, si on oublie tout ce qui dans l’*être*, transcende l’*avoir* ! Quand on est devant cette question, être quelqu’un et ne pas l’avoir. Ne pas s’arrêter là, ne pas s’arrêter dans cette transcendance, c’est une perversion.

Dans cette dialectique, être et avoir dans la psychopathologie de la psychose, Tosquelles parle d’un collapsus de la transcendance. Et se joue ce collapsus dans la confusion d’être et avoir !

Je pense qu’une définition la plus dramatique de la psychose, c’est : au lieu de pouvoir être, et même pouvoir faire, c’est l’inverse : être pu, être fait. Ou au lieu de posséder, être possédé. Dans le délire de grandeur, par exemple, cette mise en forme de cette expression d’être possédé. Ça c’est pour la psychose.

Dans la perversion, c’est dans le registre de l’avoir. La perversion dans le passage de être possédé à possédant. On va trouver toujours comme une forme apaisante de vivre cette déchirure dramatique de la psychose, de vivre des failles perverses. Des moments plus ou moins longs de ritualisation perverse, de langage pervers pour essayer de tranquilliser momentanément cette dramatique psychotique.

Je peux dire un dernier mot sur le soi.

Quel est l’impératif catégorique du moi ? Il a à devenir personnel. Il a à le devenir. Quel est le mot personnel ? Il y a le chapitre « penser l’homme et sa folie » sur la personne… vous n’avez qu’à le lire… amen. Cette nuit, au lieu de prendre un profil, vous prenez ça.

On a inventé un mot : la personnation pour le décaler du mot individuation et surtout du mot autonomisation. Quelle horreur ! et encore pour le mot qui est utilisé à toutes les sauces, sans aucune épistémologie… le mot « séparation ». Non ! Il n’y a jamais de séparation. Sauf dans la mort ! C’est tout. Point final. Qu’on arrête ces conneries de séparation.

Donc, on utilise le mot de personnation pour, vraiment, bien le situer en contraste avec individuation, autonomisation, séparation. Se parare. Qu’est ce qu’on fait du se, du soi… ça me fout en rogne. La personnation implique, pour le sujet, la capacité d’instaurer, on s’est inspiré de Kierkegaard, et on a pris deux textes « le traité du désespoir » et « la maladie à la mort ». Donc, aujourd’hui, je ne fais pas la pub pour Dostoïevski mais pour Kierkegaard. Je vous oblige pour la prochaine fois à lire ces deux textes … de Kierkegaard, pas de Marguerite Duras !

Donc, la personnation implique la capacité d’instaurer un rapport réflexif à soi. Et c’est là où ça commence. Et ce soi n’a rien à voir, ni avec Winnicott, ni avec Mélanie Klein, ni avec… Toutes leurs thématiques partent d’un soi figuré. Ils fonctionnent dans la problématique de Freud de la figuration. De quelque chose qu’on peut figurer. Qui est concret. Qui se connaît d’elle-même, il suffit d’aller la chercher. Donc, ça n’a rien à voir avec Winnicott, etc.

Donc, c’est quoi, ce rapport réflexif à soi ? Et c’est là où on trouve Kierkegaard, c’est là où on trouve peut-être la définition la plus vertigineuse de toute la philosophie. Le soi, l’ipse, c’est une *béance*… ce n’est pas quelque chose de donné, ce n’est pas une figure, c’est une béance. C’est le mouvement vers lui-même. Ce mouvement est marqué par une déchirure tragique, pour chacun de nous, mais d’autant plus pour la psychose. On trouve partout dans les structures psychotiques, les profils pour essayer de colmater cette déchirure tragique.

Je donne la définition du soi : vous êtes obligés — quelle horreur — notez le : l’esprit est le soi. Qu’est ce que le soi ? Le soi est un rapport qui se rapporte à lui-même. C’est une traduction du danois. C’est intéressant pour la mathématique et la logique.

*Le soi est un rapport qui se rapporte à lui-même. Il n’est pas le rapport, il est le fait, concernant le rapport, que le rapport se rapporte à lui-même.* C’est peut-être la définition la plus vertigineuse de toute la philosophie.

Kierkegaard est à la fois, dans une admiration absolue à Hegel mais il avait comme devoir de repenser et d’amener Hegel loin des concepts, mais sur la terre. Donc il va utiliser des termes d’Hegel, mais sans en faire des concepts. Le premier c’est l’esprit. Un mouvement vers l’abstraction absolue c’est l’esprit. Et Kierkegaard utilise l’esprit pour le mettre à l’intérieur de nous-même comme déchirure. Superbe ! Dans son livre « Traité du désespoir ». Kierkegaard, il osait ! Il était très malheureux le pauvre.

Donc, l’existant pour lui, c’est l’homme qui vit, qui souffre. L’existant, c’est l’homme réel, singulier. L’homme singulier, qui fait, là, quelque chose, et pas quelque chose d’autre, c’est ça l’esprit. L’homme singulier est marqué par l’esprit, ce par quoi, il participe à un monde qui le transcende.

Pensez à nos psychotiques ! Ce n’est pas évident pour eux, de vivre dans un monde qui n’est pas le leur. De participer à quelque chose qui les transcende, qui les dépasse. L’esprit, ce par quoi l’homme singulier participe à un monde qui le transcende et qui le qualifie comme homme. « Là, tu ne te comportes pas vraiment comme un homme, hein ? Tu fais n’importe quoi ! » . L’homme est esprit, dit Kierkegaard, c’est-à-dire soi. L’homme est esprit, synonyme à soi, ipséité, pour Kierkegaard, le monde du « soi ». « Soi » est le terme qui recouvre la mise en place de l’existence humaine comme mode de participation à l’esprit.

Maintenant, la définition la plus vertigineuse :

Le soi est un rapport, et ce rapport, le fait même que le rapport se rapporte à lui-même. C’est là où Winnicott n’est pas... Le soi n’est pas un rapport figurable extérieurement. Le faux self… ça ne rime à rien. Sauf si on dit « c’est un figurable extérieurement ». il y a des critères pour, des mécanismes. Le soi n’est pas un rapport figurable extérieurement. C’est un rapport qui plus originairement se rapporte à lui-même. Donc, il dit que le soi est le fait, et il souligne, le fait même que le rapport se rapporte à lui-même. Ce n’est pas un fait brut mais c’est quelque chose qui est en train de se faire, le fait même que le rapport se rapporte à lui-même. C’est quelque chose qui est en train de se faire, et ce « en train de se faire » est comme tel, rapport à soi-même. Il continue : le soi est dans son surgissement, le fait, ce qui est en train de se faire, le fait que ce rapport se rapporte à lui-même.

Et maintenant pour le rendre plus facile, et pour que ça résonne sur un mode de la doxa, de l’opinion, de nos conneries, bien sûr que l’on peut dire que l’homme est une synthèse. Levez le doigt, combien de synthèses vous faites par an ? à Noël, à Pâques, à la fin de l’année ? c’est exactement le contraire de ce que c’est, le soi. Qu’est-ce qu’on fait quand on fait une synthèse ? C’est Maldiney qui disait que les synthèses sont faites pour ceux qui gouvernent. Va chez Proudhon. Et lui parle très bien de la synthèse. C’est pour les gouverneurs ! Oui, mais comme on est tous gouverneurs quand on s’occupe des gens maintenant… donc on peut dire que l’homme est synthèse… il est synthèse de fini et infini, de temporel et éternel, de liberté et nécessité… synthèse, dit Kierkegaard, est le rapport de deux termes, mais ainsi l’homme n’est pas encore un soi. En effet, dans le rapport entre deux termes, et il prend le plus facile, corps et âme, leib und seele, le rapport est le tiers terme, comme unité négative, comme négation de ce qui était posé, comme préfixé. Et chacun des termes, corps, âme, se rapporte au rapport, c’est-à-dire au troisième, comme unité négative ; si au contraire, le rapport se rapporte à lui-même, ce dernier rapport est un tiers positif et nous avons le soi. Il ne faut pas d’abord poser pour nier, le tiers positif est le rapport originaire et il est sa propre position. Cette structure, mon cher ami, quand tu posais la question sur le saut, cette structure du tiers positif, ce rapport originaire, cette structure se met en mouvement, par la catégorie du saut. C’est toute l’épistémologie de notre circuit ; le saut. Donc, il y a la casse, et le mouvement qui va dépasser, qui va transcender la fracture constituée à travers le saut lui-même. Eh bien, c’est la question du psychotique. Mais la dimension psychotique dans chacun d’entre nous. On devient soi-même en se divisant avec soi-même et en se rapportant à soi à travers cette division même.

En nous, et on est toujours fous d’essayer de dépasser toutes les divisions, toutes les dualités, pas de les supprimer, parce qu’on serait dans le tiers négatif, mais dépasser, les transcender ou les creuser jusqu’à ce point originaire du surgissement de l’existence à partir de quoi l’existence va se réfracter dans une série de manifestations contradictoires. Et ça, c’est une phrase de von Weisäcker, *la contradiction pleine de sens*.

Une de ces contradictions impossibles à résoudre, et Freud n’arrêtait pas de chercher et il le cherchait trop… une sorte de logique… est ce qu’on peut dépasser le narcissisme ? ça suffisait de le questionner et Kierkegaard le faisait, c’est génial, parce que l’ipséité, le soi ne s’est pas fondée lui-même, l’homme se trouve fondé par et dans un rapport à lui-même. Donc, il y a une tension constante en nous, insupportable pour le psychotique. Une tension constante entre l’ipséité et la puissance qui l’a fondée. Par exemple, cette pensée se manifeste en l’homme entre ce qu’il est et ce qu’il n’est pas. Pour Szondi, entre le destin et la liberté, entre l’éternité et la temporalité…

La question pour le psychotique, h-, « ne va pas me dire que quelqu’un m’a engendré… non, h-.. je suis là depuis l’éternité… » la tension permanente entre l’éternité et la temporalité. Donc, il y aune disproportion, un terme fondamental de Binswanger pour s’approcher de la psychose, *la disproportion*. La disproportion du temps, de l’espace etc. disproportion entre l’ipséité fondée par une puissance autre et, corollaire, rapport se rapportant à lui-même. C’est le moment le plus compliqué. Pensez aux psychotiques, quand on vit avec, on les voit tout le temps dans cette tragédie terrible, l’homme est soumis à une perpétuelle reconquête, à partir d’une fissure. N’appelez pas ça un traumatisme ! Elle est universelle et c’est ça l’être humain. Une fissure. C’est une structure universelle. Il est contraint à un devenir par saut. L’homme est dans un état de désespoir. Désespoir, en allemand : Verzweiflung, superbe terme en allemand. Il y a le mot ‘deux’ dedans : zwei. Désespérément ne pas vouloir être soi-même et désespérément vouloir être soi-même.

Quel est le désespoir du psychotique ? Le soi connaît le désespoir dès qu’il veut exister à la première personne. Cette tâche primordiale de chaque être humain de devenir être et d’être en devenir, singulier, en première personne, quelqu’un, par définition, il est dans le désespoir. En faisant l’expérience de son impossibilité car il est fondé dans un autre qui fait partie de lui et en voulant se désaliéner, c’est encore à lui-même qu’il renonce. Si je veux être libre, si je veux me désaliéner, c’est à moi-même que je renonce ! C’est génial cette double articulation entre l’aliénation sociale et l’aliénation psychotique. Elle est nécessaire, elle est universelle cette aliénation, comme dit mon papa, elle est universelle cette aliénation psychotique ! Moi, je lui ai toujours dis : appelle-la, l’aliénation psychotique, C’est là où on est dans la structure universelle humaine qui est psychotique. Quand on veut se désaliéner, on se désaliène à soi-même. Ce désespoir, qu’il appelle dans un autre texte, *la maladie à la mort*, c’est le risque suprême du soi. Le schizophrène fait l’épreuve du désespoir, toujours, bien avant l’angoisse. Ça, c’est au niveau de la clinique. Bien avant l’angoisse ! Car à quoi, est-il confronté le schizophrène ? Cette tâche surhumaine à laquelle il est confronté fait courir au sujet le risque de se couper de toute identification au dénominateur commun de l’homme. Si je veux exister en mon nom propre, à la première personne, alors il faut que je m’isole. Que je n’aie pas à m’identifier. Et comme on a vu au début qu’il y a ce lien direct entre le narcissisme et l’identification, alors il va se couper du monde. Si je veux exister en mon nom propre, alors je dois me couper de l’identification au dénominateur commun, d’être un petit peu avec et comme les autres. Je me coupe et je vais vivre dans une solitude sans nom. Hölderlin pendant 37 ans dans sa tour, porté par un monsieur extrêmement simple, ce menuisier, superbe… il n’avait pas besoin de toutes ces conneries de prise en charge, il y avait ce pauvre monsieur, qui coupait du bois et qui s’occupait de Hölderlin. Il ne savait même pas ce qu’il faisait. Heureusement ! Et Nietzche ? Cette tâche surhumaine. Et c’est lui qui dit : exister et ne pas exister, c’est la même chose. Et Szondi va appeler ça, cette puissance du devenir. Il utilise un terme latin : le potestas. Dans le p. Amen !

Michel Balat : reste encore un peu.

Marc Ledoux : demain, les protocoles… un petit gâteau, une cigarette.

Michel Balat : on peut causer, un peu ?

Florence : demain, le repas est prêt. La paëlla

Michel Balat : c’est magnifique… il y a tellement de choses. Je m’aperçois que je ne comprends pas le cycle… comment on peut partir de p- ?

M Ledoux : cette possibilité de participer au monde

MB pourquoi ?

ML : parce que sinon on ne peut pas exister. C’est nous dans l’autre, l’autre dans nous

MB : it begs the question. C’est un cercle vicieux.

ML : la possibilité de participer à, de participer de et Freud met l’accent : par la projection. Ce n’est pas juste que la vie commence avec la projection. C’est à partir de là qu’on a élargit la conception diastolique, être comme participation, à partir par exemple, concrètement, comment un peuple se fonde. En Afrique, un peuple se fonde par la possibilité de participer à. La maman qui participe à la vie du village et de la famille avec son bébé. C’est à partir de là qu’il a construit le concept de la participation. L’être humain a la possibilité d’être expansif, diastolique. Je ne vais pas m’enfermer avec mon bébé, mais je participe à. C’est de là qu’il part, aussi bien Szondi que nous, dans le circuit. p-

Michel Balat ; après il y a k+

ML : Non, p+, pour Szondi. Il met p+ mais nous, on met k+. La différence entre le circuit de Szondi et le nôtre, c’est que lui met en deuxième position, le p+, inflatif. Vraiment, il n’a pas pigé de mettre ce passage de Freud I et II, la vorstellung. Là, Szondi était copain, un moment donné, avec Jung… même le terme inflatif est de Jung qui dit que l’être humain est capable de tout posséder, il participe. Tout de suite. Cette possibilité de ‘l’être humain de prendre pour lui ce à quoi il participe’. p+.

M Balat ; en principe, ça s’arrête…

ML : Exact ; et il se mettait en rogne. Il disait qu’on pouvait s’arrêter là. Mais Jung avait raison en partie. Le moi inflatif. On verra demain avec les profils. Je donne des exemples avec p+ !!! Mais pas celui de la dernière fois, non… Dans la vie quotidienne, dans la psychopathologie, ça s’arrête là. Ils ne peuvent pas produire un k+. C’est eux qui ont résolu toutes les oppositions, toutes les dualités, toutes les fissures. Il n’y en a plus. p+. Ils sont homme/femme, diable/ange, dieu/homme. Ils sont tout.

MB : dans les deux schémas, tu parles du possible. Tu parles de la possibilité d’être. Dans le p-.

ML : la participation !

MB : On est dans un monde qui est déjà là.

ML : oui, oui

MB : Un deuxième truc, c’est le verbe être. Il se trouve depuis longtemps, le verbe être est quelque chose dont je me méfie comme de la peste. En particulier, à partir des travaux de Pierce, encore et toujours, il dit que le verbe être est un verbe inconstant dans les langues, et qu’on ne peut pas fonder là dessus une conception. Et c’est quelque chose qui rejoint ce que disait Tosquelles qui disait qu’il ne faudrait pas utiliser le verbe être mais utiliser le verbe posse. Par esse mais posse, ce qui me paraît plus intéressant. Si on suit ce chemin, se repose alors la question du p-

ML : non, du p+

MB : oui, et donc du p+. Donc qu’est ce que c’est que l’inflatif quand on est dans la dimension du *posse*?

Public : posse ?

ML : pouvoir. La possibilité, la possibilisation. Le transpossible chez Maldiney. Pas possible dans le sens de quelque chose qui pourrait se réaliser. On n’est pas dans la psychiatrie activiste mais dans le transpossible. Laisser ouvert le possible. Oui, bien sûr. Mais l’inflatif, il a résolu le problème du possible, il est. Je suis.

MB : quand tu dis qu’il a résolu le problème du possible, il n’y a plus de possible ?

ML : non, il est pu. Comme je disais tout à l’heure, le drame le plus terrible du schizophrène est d’être pu, et de ne plus pouvoir être. Etre fait, au lieu de pouvoir faire. Etre fait par le persécuteur, par tous ceux qui ont le pouvoir sur moi, le pouvoir dans le sens sociologique du terme. Cette réduction du possible par le pouvoir.

MB : est ce que tu fais un rapport entre ce que Freud appelle l’auto-érotisme et le narcissisme originaire ?

ML : oui, oui ! bien sûr. Freud utilise un vocabulaire technique pour essayer de fonder ce qu’il est en train de construire… et le narcissisme originaire, comme le refoulement originaire, c’est un moment spéculatif technique extraordinaire. Bien sûr, c’est l’originaire, où ça s’origine, le narcissisme. Mais pour quoi faire ? Et là, quand même, je crois qu’il faut aller chez Hölderlin, par exemple, pour essayer de trouver du blanc, pour quelque chose d’insaisissable, qui nous précède, parce que le narcissisme est un substitut de quelque chose qui nous précède et qui est insaisissable. Donc Freud a du donner un nom pour le refoulement pour le narcissisme originaire. Et quand mon papa essaye de le saisir dans le vecteur contactuel, dans le sens de faire le pont entre le moi et le contact dans le rythme de la vie, ce narcissisme originaire. Oui, pourquoi pas ? On peut aussi ne pas le saisir et le laisser blanc. Et toute la thématique du blanc, ou toute la thématique du vide. Et Freud n’en parle pas, non, il ne peut pas tout faire.

MB : par exemple, le pré-spéculaire, tu le mets du côté de l’originaire ?

ML : oui, dans cette terminologie-là

MB : ce qui est extraordinaire chez Schotte, c’est de mettre l’origine du côté de la tiercéité…

ML : oui, mais l’origine dans le sens d’un saut. D’un saut originaire. Le saut.

MB : mais en même temps, cela constitue la source.

ML : oui, oui. La possibilité de transcender ce que je casse

MB : le saumon

ML : le saumon ?

MB : le saumon essaye par des sauts de remonter jusqu’à l’origine.

ML : à leurs fissures ?

MB : oui, parce que c’est là qu’ils sont nés… dans leurs fissures…

ML : ah, oui ! on peut aussi utiliser l’image du saut-mont.

MB : oui, parce qu’il est né à la source de la rivière.

Là, il y a un petit problème sur le traitement de la tiercéité. Quand tu définis le soi comme ce qu’il y a de plus singulier, c’est le fait du rapport de lui-même qui se rapporte à lui-même.

ML : oui

MB : là, on peut dire qu’on est entièrement dans le monde de la tiercéité.

ML : oui, absolument

MB : Donc, ça t’amènerai à concevoir le singulier comme précisément du registre de la tiercéité. Tout ça ne va pas sans quelques difficultés… moi, avec mes histoires de Pierce, mais sans doute, il y a quelque cohérence avec tous les gens que tu as cités, mais il y a là des problèmes de tiercéité et de priméité qui sont posés. Par exemple, bien entendu, je trouve remarquable d’avoir trouvé l’idée qui permet précisément d’introduire la notion de rapport pour instaurer l’origine. De la même façon, le pré-spéculaire dans son ensemble ne peut être atteint que par saut, et encore, tu dis qu’on ne peut pas l’atteindre…

ML : Non !

MB : donc, on est tranquille

ML Mais on ne peut pas non plus renoncer qu’on ne peut pas l’atteindre !

MB : voilà… en même temps, tu dis qu’Oury essaye de mettre le narcissisme originaire du côté du contact. Le même contact que Schotte met du côté de la priméité.

ML : la première position du contact, oui. m+

MB : non, non… le contact

ML : Non ! non !

MB : oui, je l’ai vu écrit chez Schotte. le contact est premier, le sexuel et paroxysmal deuxième et le Sch troisième…

ML : oui, mais la première position dans chaque vecteur, le contact. La première position dans chaque vecteur est contactuelle de l’ensemble du tableau. Ça, c’est la priméité. Mais il y a aussi la position deuxième. Mais il y a aussi la première position dans le vecteur Sch qui est contactuelle.

Par exemple, dans la clinique quotidienne, comment ça, il y a quelqu’un qui m’a produit ? je suis mon propre engendrement. La quatrième position. Comme dans le contact, comme dans le sexuel. Quand on dit la priméité dans le contact, on n’avait pas le tableau de Mendeleïev ; après on s’est corrigé avec Jean Marc. Son article dans le recueil du contact.

Donc, p- est la priméité, car c’est le contact dans le moi. C’est contacté l’autre. Il n’y a pas de relation avec l’autre.

MB : ça me va très bien. Très bien. Ah, j’ai trouvé un verbe …

ML : un verbe ?

MB : oui, un verbe formidable. En cherchant l’étymologie de la contamination, j’ai vu que beaucoup de linguistes avaient été obligés de supposer un verbe qui est le verbe taminer.

ML : taminer ?

MB : tu vois, contaminer, les linguistes disent qu’il y avait probablement eu le verbe taminer, puisqu’on dit contaminer… c’est pas con…si je puis dire. Alors, je me dis c’est très intéressant, et je voulais te l’offrir, parce que je pense que cela devrait t’intéresser. Parce que c’est justement le contact, là où il n’y a pas de sujet, le pur contact, sans quelqu’un pour contacter, sans objet… m+, taminer…

ML : … oui, merci ! Taminer… ce mot existe ?

MB : il est supposé par les linguistes. Tous les bouquins que j’ai consulté… alors, j’ai pensé bien sûr à Danielle Roulot, et tout ce qu’elle écrit sur l’avec schizophrénique. Où elle dit que l’avec est un avec de secondéité ou de tiercéité, alors que l’avec schizophrénique est un avec de priméité…

ML : Oui !

MB : on pourrait très bien avoir cette notion de taminer qui serait très à propos dans ses réflexions. Elle devait consacrer un chapitre au verbe taminer. Dis le lui. Parce que, c’est difficile de parler par téléphone avec elle.

ML : mais ça produit quelque chose de taminer. Parce que prendre contact, ça produit quelque chose. Pas quelqu’un, mais à quelque chose…

MB : justement taminer permet d’éviter l’idée de contact. Parce que contact, c’est foutu. Il y a con déjà, alors c’est foutu. Il y a des ambiguïtés.

LJ : isolement

MB : non, on n’est pas dans l’isolement. On est dans quelque chose qui est

ML : une couleur

MB : oui, une couleur

ML : pas mal. C’est quel linguiste. C’est quel linguiste ?

MB : dans le Ernoux et Meillet. Le dictionnaire étymologique de la langue latine. Et puis aussi, dans le Robert aussi.

ML : demain, je le verrai chez toi. Je te le piquerai. (rires)…